

*Ma vie a été marquée par deux moments importants: la Révolution roumaine de 1989 (la chute du communisme après 45 ans de pouvoir) et la décision d'immigrer, pour m'établir au Canada, dix ans plus tard.*

*Ces deux moments ont changé ma vie pour toujours.*

**L'aile noire, l'aile blanche**  
**(Fragment autobiographique)**  
**par Simona Plopeanu**

« Pas encore! » Main tendue en l'air, mon père donne l'impression d'être un élève qui veut répondre à la question d'un professeur. Quelqu'un – ma mère probablement – avait proposé d'apporter quelque chose à manger. Nous restons chacun à notre place, silencieux. Nous restons ainsi plus de six heures, devant notre petit écran de télé où les gens sont aussi figés que nous. Soudainement, quelqu'un dit quelque chose et tout le monde commence à vociférer. Pour moi, ce sont des visages inconnus. Pour les miens, il en est de même, mais nous les regardons tous avec un fol espoir. Nous attendons qu'ils nous donnent la grande nouvelle. Nous sommes une famille normale, composée de grands-parents, de parents et d'enfants. Nous vivons dans une petite ville de province perdue dans le tunnel de l'Histoire.

J'ai fait rouler mes grandes valises et je les ai fait monter, le souffle coupé, sur la bande. Je les ai ensuite regardées en glissant lentement avant de disparaître derrière un rideau fait des lambeaux colorés. Maintenant, j'écoute le moteur dont le bruit ronge mes tympan depuis un bon moment, les genoux serrés et le front collé contre la fenêtre couverte. Autour de moi, il y a du mouvement intense; des gens ouvrent leurs bagages pour en faire sortir des revues, des livres, des écouteurs, des chandails et des bouteilles d'eau. Bruit de fermetures éclair et de clapets. Ils se penchent, se redressent, s'allongent, s'assoient. Je perçois une gymnastique de départ sans regarder. Sous peu, un avion va décoller et il va passer par-dessus un jeune enfant qui le pointera du bout de son index en riant.

« Nous sommes libres! » Le caméraman de la télévision publique est un professionnel expérimenté. Il utilise les moments de silence pour changer de cadre, pour que nous puissions voir chacun d'eux. Ces moments d'accalmie sont rares, car la peur, l'émotion et l'enthousiasme font beaucoup parler les gens, et ce en même temps. Quand les sentiments deviennent accablants, ils se taisent d'un coup et nous nous regardons par le biais de ce petit écran lumineux. Ensuite, quelque chose se passe dehors, quelqu'un arrive en apportant des nouvelles et le vacarme recommence, plus fort qu'auparavant. Ils parlent, ils crient, ils scandent. Quelqu'un se rend compte que nous sommes là, des milliers de gens à les regarder, l'âme concentrée dans nos yeux. Il s'adresse donc à nous, en nous répétant les mots *liberté, libération, libres* comme on répète des mots dans une langue étrangère pour s'assurer qu'on les a bien appris. Nous l'écoutons sans bouger, assis sur nos chaises ou agenouillés par terre. Sur le plateau, on vit chaque mouvement de la révolte populaire changée en révolution. Il y a sur la carte quelques points chauds, quelques endroits où la neige est rouge. Pour le reste du pays, tout se passe à la télévision. Il y a des nouvelles qui se contredisent et des rumeurs. Des catastrophes, des scénarios apocalyptiques, de l'espoir. Le caméraman nous montre pendant de longues secondes le trou qu'une balle a fait dans une de leurs fenêtres. Il est le centre d'un petit soleil.

Nous nous sommes bien rangés au cœur de l'avion, prêts à affronter les longues heures d'ennui, comme de petits poissons dans le ventre d'une baleine : colorés, joyeux et un peu gênés par notre grand nombre. Nous avons nos manies, nos routines, nos expériences, notre capacité d'adaptation propre. On fait usage de n'importe quoi pour alléger notre devoir de rester immobiles dans un petit siège: des lunettes en tissu noir, des coussins gonflables, des sourires. Je regarde le petit écran du plafond où un robot homme nous explique les mesures de sécurité pendant le vol. Il est tout de suite entouré par un robot-femme et un robot-enfant qui exécutent les mêmes mouvements, à répétition. Ils ont des visages sympathiques et ils sont muets comme des poissons.

Ma mémoire a des ratés. Nous ne sommes pas tous devant notre télé. De ce cadre s'absente ma grand-mère, morte deux ans auparavant. Je ne sais pas si la libération l'aurait rendue heureuse. Les changements radicaux lui faisaient terriblement peur. Elle disait que le changement, dans notre histoire, avait toujours été pour le pire. La Première Guerre a été suivie par la Seconde

Guerre qui a pris fin en emmenant les communistes au pouvoir. On ne la contredisait pas; mes parents avaient connu seulement le communisme, tout comme nous, leurs enfants.

La vitesse augmente; dans quelques minutes, on va quitter le sol. Les fenêtres sont couvertes. Je ne peux que regarder le grand rectangle gris de la chaise d'en face. Les gens se plient sur leurs sensations. Vertige, oreilles bouchées, nausée. C'est comme ça que tout vol commence.

Ma sœur n'est pas à côté de nous. Étudiante dans la grande ville où la révolte a jailli, elle venait de commencer ses vacances d'hiver. Dans la journée, avant que la situation n'explode, elle préparait ses bagages pour retourner à la maison. Elle nous a dit « À ce soir » et elle a raccroché. Aucune nouvelle depuis. Notre imagination la place au milieu d'une foule furibonde et peureuse qui doit affronter la police du pouvoir, les terroristes masqués et l'armée. Plusieurs fois, mon père mis son manteau pour aller la chercher. Chaque fois, ma mère réussissait à lui enlever, grâce à ses arguments et à ses larmes. Les chemins sont fermés, les trains ne circulent plus. Personne ne doit communiquer avec les gens qui se trouvent à l'intérieur des villes contaminées par la rage contre la dictature et contre le Parti unique. À la télévision *d'avant*, on les a nommés hooligans, turbulents, malfaiteurs, traîtres; l'armée va les anéantir. Mon père a mis de côté son manteau, il est sorti en silence. Pendant que le moteur de notre vieille auto, forcée à bouger, crachait son mépris, la télévision est tombée en panne. Quand l'image revient, les gens *d'avant* se sont évaporés comme par magie. Il y a des hommes inconnus qui remplissent l'espace devant la caméra. On voit le signe de la victoire, l'espace fragile et lumineux d'entre deux doigts. On voit le trou dans le drapeau que quelqu'un serre contre sa poitrine.

La famille de robots est disparue; elle a été remplacée par une ligne zigzagante, rouge, qui avale comme un dragon les 9 heures de vol, en liant les points de départ et d'arrivée. Mon voisin me croit anxieuse; il m'offre une gomme à mâcher. Ça va résoudre mon problème, dit-il. Il dit encore d'autres phrases, mais je ne peux le comprendre, car le bruit des moteurs couvre le monde.

Maintenant, il y a des visages connus. Un acteur, un écrivain, un ancien politicien... plusieurs anciens politiciens. Hésitants et vulnérables, nous sommes collés à l'écran, l'âme pendue devant

des images et des sons. Comme à la roulette russe, on s'attend à ce que l'écran devienne, d'un moment à l'autre, tout noir.

On est en haut. Nous retrouvons notre vie, notre routine. Notre gymnastique de voyage. Nous décollons nos yeux, nous démêlons nos langues. Sur l'écran, les robots sont revenus pour nous expliquer comment sauver nos vies, en cas de danger. Chacun d'entre nous a, en dessous de sa chaise, un parachute.

Le téléphone sonne et notre cœur explose. Nous hésitons; c'est ma mère qui décroche. C'est toujours elle qui soulève les poids à notre place. À l'appareil, un voisin qui nous demande des nouvelles sur ma sœur. Ma mère raccroche. Elle enlève le sable de son front.

Mon voisin est très gentil et très informé: il a un avis sur tout ce qui se passe dans l'univers. Il n'a pas connu le communisme, il vit dans un pays démocratique. C'est pour ça qu'il n'est pas l'esclave des clichés et des ressentiments. Il me demande comment c'était de vivre sous la dictature. Il n'attend pas ma réponse, préoccupé à suivre les mouvements des robots qui lui apprennent des exercices pour protéger son dos et sa nuque.

Mon grand-père est mort trois ans plus tard. Il avait regretté le fait de devoir s'en aller sans connaître le nouveau visage de notre Histoire. Nous étions quatre à attendre le dénouement. Le lendemain, ma sœur est descendue d'un train, dans une gare pas si éloignée. Le téléphone a sonné au cours de la nuit, ma mère a décroché, mon père a mis son manteau. Dix ans plus tard, je les ai laissés tous les trois derrière moi pour suivre la ligne entortillée que le destin a inscrite sur ma paume.